

Recherches sociographiques



La Lanterne, 1868-1869

Jean-Guy Genest

Volume 10, Number 2-3, 1969

Idéologies au Canada français, 1850-1900

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055469ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055469ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Genest, J.-G. (1969). La Lanterne, 1868-1869. *Recherches sociographiques*, 10(2-3), 389–407. <https://doi.org/10.7202/055469ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA LANTERNE

1868-1869 *

Quand Arthur Buies publie *la Lanterne*, il a déjà séjourné deux fois en Europe. Lors du premier stage (1857-1861), il a pu apprécier la situation politico-religieuse de la France. Bien que refroidies vers 1859, les relations Église-État y sont toujours des plus étroites. Les catholiques se sont ralliés à l'empire dès ses débuts et le gouvernement de Napoléon III leur prodigue ses attentions. Les lois scolaires sont particulièrement favorables aux catholiques. Et c'est une armée française qui permet à Pie IX de conserver le patrimoine de Saint-Pierre.

Si ces relations Église-État satisfont les catholiques, elles sont remises en question par les libéraux. Les deux camps s'affrontent aussi au sujet des principes de la Révolution. Les libéraux les acceptent en bloc, mais les catholiques ont tendance à les rejeter, pour leurs incidences religieuses surtout.

Il existe cependant un petit groupe de catholiques d'avant-garde, dirigés par Montalembert et Dupanloup, qui adopte une position moins tranchée. Les quatre grandes libertés proclamées par la Révolution : liberté d'association, d'enseignement, de presse et des cultes leur paraissent compatibles avec le catholicisme. C'est presque l'idéal « d'Église libre dans l'État libre » selon la formule chère aux libéraux italiens.¹

Mais les catholiques libéraux sont minoritaires en France malgré le prestige personnel de leurs chefs. La majorité des catholiques français adhère à l'ultramontanisme, sous la direction de Louis Veillot. Leur attitude comporte le refus global des idées modernes, la défense du statut actuel de l'Église en France et le maintien du pouvoir temporel du pape.

Telle est la situation que rencontre Buies lors de son premier séjour en France. Auquel des deux camps se ralliera-t-il ? Ses antécédents le préparaient à épouser les idées libérales. Dans sa famille adoptive et dans les

* 24 septembre 1868 – 18 mars 1869.

¹ A. LATREILLE, *Histoire du catholicisme en France*, III : *La période contemporaine*, p. 370.

trois collèges d'où il a été chassé,¹ il a subi une éducation religieuse étroite. Il en a conservé une rancœur tenace.

« Dans les collèges canadiens on peut raisonner en dedans, mais dès qu'on a le malheur de le faire savoir, on est chassé sans miséricorde comme un impie qui ne sera jamais bon à rien, et l'on vous fait passer pour une tête sans cervelle précisément parce que vous vous sentez une cervelle dans la tête, et que vous voulez en faire usage. »²

Buies adhère donc au libéralisme et fait l'apologie de Garibaldi (1862).³

D'ailleurs la situation politico-religieuse au Canada présente bien des analogies avec celle de la France. Le parti conservateur qui dirige le gouvernement aux plans provincial et fédéral permet à l'Église d'occuper le domaine de l'enseignement et de l'hospitalisation. L'Église joue aussi un rôle politique en influençant l'électorat de façon plus ou moins ouverte. Elle se montre généralement favorable aux conservateurs et ceux-ci le lui rendent en facilitant son action éducative et hospitalière. La Province vit pratiquement sous le régime de l'union de l'Église et de l'État, situation dont bénéficie l'Église sans subir toutes les servitudes d'une Église « établie ».

Mais, ici comme en France, le libéralisme radical s'oppose à cette collusion du pouvoir civil et du pouvoir religieux, tout en déplorant la stagnation intellectuelle et économique de la société.

Buies adhère au libéralisme canadien comme il a adhéré au libéralisme européen. Il marque son adhésion complète dès 1862 par sa collaboration au *Pays*, et par la grande activité qu'il déploie à l'Institut canadien, bastion du libéralisme radical, de l'anticléricisme, foyer des idées démocratiques, de la lutte contre l'ultramontanisme et le parti conservateur.

En 1867, Buies a l'occasion de se retremper au contact du libéralisme européen par un séjour de huit mois en France. Beaucoup de changements se sont opérés depuis qu'il a foulé le sol européen pour la première fois dix ans plus tôt. L'évolution semble profiter aux libéraux aux dépens des catholiques.

Quanta cura et le *Syllabus* (1864), loin de stopper la marche des idées libérales l'ont en quelque sorte accélérée. Ces condamnations rigoureuses mettent les catholiques mal à l'aise⁴ et soulèvent les moqueries des libéraux des deux rives de l'Atlantique.

S'il y a communion de pensée entre ces libéraux, ceux de France exercent une influence beaucoup plus tangible que ceux du Canada. En cette fin du second Empire, ceux-là font nombre et s'appuient sur un

¹ *La Lanterne*, 4 février 1869.

² *Ibidem*.

³ *Le Pays*, octobre 1868.

⁴ A. LATREILLE, *op. cit.*, p. 372.

mouvement irrégulier en progrès: renouveau du voltairianisme dans la presse (*le Siècle*) et dans l'éducation,¹ orientation foncièrement irrégulière de la franc-maçonnerie,² attaques du dogme catholique par des scientifiques.³ Les catholiques français sont relativement démunis devant cette attitude agressive. Ainsi, aux sept journaux qui naissent dans le camp libéral, ils ne peuvent opposer que l'*Univers*, qui ne compte que 6,000 abonnés; le *Siècle* en compte 40,000 à lui seul.⁴

À son deuxième retour au Canada (janvier 1867), Buies peut constater une fois de plus qu'ici, contrairement à ce qu'il a vu en France, c'est le libéralisme qui est en régression. Le journal *le Pays* fait cavalier seul en face des ultramontains qui possèdent un journal par diocèse, et en face du parti conservateur, qui dispose de la *Minerve* et du *Journal de Québec*. L'Institut canadien lui-même croule sous les condamnations de M^{sr} Bourget et le parti politique qui est le plus rapproché des radicaux, le parti libéral, est encore loin du pouvoir.

En France, les libéraux sont renforcés par une large tranche de la société qui se détourne de la pratique religieuse; le mouvement est particulièrement sensible après 1860. Dupanloup reconnaît que seulement 40,000 de ses diocésains sont fidèles aux pâques.⁵ L'archevêque Sibour estime à un million le nombre d'ouvriers parisiens non pratiquants.⁶ Au Canada, le tableau est bien différent, la pratique religieuse tend vers l'unanimité et le clergé, entouré de l'estime des fidèles, exerce toute son emprise. Dans l'enseignement, il est maître absolu des niveaux universitaire et secondaire et il est à la veille de raffermir son autorité sur l'enseignement primaire par l'établissement du Comité catholique en 1875.

Dans cette conjoncture, militer pour l'anticléricalisme ou le libéralisme était une gageure. C'est pourtant le moment choisi par Arthur Buies pour lancer un nouvel hebdomadaire, *la Lanterne*, qui s'oriente précisément dans ce sens.

I. LE JOURNAL

a) Information sur le journal

La Lanterne est publiée à Montréal du 17 septembre 1868 au 18 mars 1869. Buies en est non seulement le fondateur, mais aussi le « rédacteur-propriétaire ». Les fonds ont cependant été souscrits par un membre de

¹ A. LATREILLE, *op. cit.*, p. 384.

² A. LATREILLE, *op. cit.*, p. 385.

³ *Idem*, p. 378.

⁴ *Ibidem*.

⁵ DANIEL-ROPS, *L'Église des Révolutions*, p. 839.

⁶ *Idem*, p. 841.

l'Institut canadien, l'avocat Rodolphe Geoffrion, chez qui Buies a étudié le droit.

Le titre même, *la Lanterne*, indique déjà une certaine orientation; il est emprunté à un périodique français, le journal anticlérical que dirige Rochefort.¹ Pour bien distinguer son journal, Buies accolera le qualificatif « canadienne » à sa *Lanterne*. Un exergue précise davantage le caractère de la publication :

« Journal humoristique, hebdomadaire, l'organe des gens d'esprit, l'ennemi instinctif des sottises, des ridicules, des vices et des défauts des hommes. »²

Buies insiste sur le caractère « léger et plaisant » qu'il veut donner et conserver à son journal.³ Ainsi, à la jeunesse qu'il invite à collaborer à la rédaction, il pose comme condition de posséder « de la verve et du style ».⁴

Les collaborateurs éventuels devaient recevoir 50 « cents » de la page. Mais ils ne répondirent pas aux offres de Buies qui dut fournir un labeur considérable pour couvrir 16 pages *in octavo* de texte par semaine. Parfois le journal ne paraît que toutes les deux semaines. Buies insère de temps à autre quelques extraits de journaux ou de volumes en accord avec ses idées; il publie ainsi des textes de Michelet, Hugo et Rochefort. À partir du 24 décembre 1868, la seizième page est consacrée à la publicité d'entreprises commerciales, généralement anglophones.

Les articles présentent cet aspect, insolite pour le lecteur d'aujourd'hui, de ne pas porter de titres qui les identifieraient. Ils sont souvent très courts et séparés par des astérisques. On ne rencontre pas d'éditorial proprement dit, jamais de page d'information générale ou de nouvelles. Le rédacteur écrit des paragraphes sans liens sur différents sujets, religieux, politiques ou économiques.

La clientèle se trouvait surtout à Montréal, où le journal était vendu par tous les marchands de journaux et par des camelots dont Buies s'occupait lui-même.⁵ Le tirage, convenable pour l'époque, s'élevait au début à 1,200,⁶ mais il déclina rapidement malgré les nombreux points de vente. Le numéro se vendait 5 sous, quatre étant destinés à l'éditeur. « Les abonnements ne se prenaient pas pour plus de trois mois, payables d'avance »⁷ aux taux de 20 « cents » par mois et de 50 « cents » pour trois mois.

¹ A. LATREILLE, *op. cit.*, p. 384.

² *La Lanterne*, 24 septembre 1868.

³ *Ibidem.*

⁴ *Ibidem.*

⁵ *Ibidem.*

⁶ *Ibidem.*

⁷ *Ibidem.*

b) Difficultés et orientation

Dès la publication des premiers numéros, le clergé exerça des pressions pour empêcher leur diffusion. C'est un imprimeur menacé de perdre d'autres contrats qui abandonne l'impression de *la Lanterne*.

« Hier encore, c'était mon imprimeur qui refusait d'imprimer plus longtemps *la Lanterne*. Pourquoi ? On a dit à son propriétaire que s'il continuait on lui enlèverait l'impression de l'*Écho du Cabinet de Lectures*. Il a cédé. »¹

Tel autre imprimeur discontinue son travail pour motif religieux. Des pressions s'exercent aussi sur les camelots.

« Il y a des gens apostés dans les rues qui menacent de la police mes petits vendeurs ; l'un d'eux fut presque entraîné de force l'autre semaine chez le curé de Bonsecours. »²

Même la tante qui a élevé Buies et qui devait lui laisser un héritage menace de rompre toute relation avec lui s'il continue à publier *la Lanterne*.³ Il semble même que bon nombre de libéraux modérés aient dissuadé Buies eux aussi de faire du radicalisme.⁴

Quant à l'orientation idéologique de *la Lanterne*, Buies la fait connaître en partie en répondant à ceux qui s'inquiètent de ses attaques contre la religion.

« Ce que je veux, le voici. Je veux que le peuple croit, mais non qu'il soit exploité. Je veux qu'il n'y ait pas de superstition lucrative, et qu'on ne fasse pas de miracles ridicules pour en tirer de l'argent. Ce n'est pas moi qui attaquerai une religion, quand elle sera digne de respect. Mais j'attaquerai sans crainte et sans relâche les faux ministres de cette religion qui s'enrichissent en prêchant la pauvreté, qui trafiquent de toutes les pratiques religieuses, qui font servir Dieu constamment à leur ambition, à leur rapacité, à leur esprit d'accaparement et de domination, à leurs haines, à leur fanatisme de commande. »⁵

D'autre part, *la Lanterne* défend les idées libérales. Ainsi Buies considère que sa défaite aux mains des ultramontains rejeterait le libéralisme « dix ans en arrière ». ⁶ Aussi lance-t-il ce défi aux cléricaux :

« Non, vous ne l'aurez pas, ce triomphe. S'il faut une victime aux idées libérales, que cette victime soit moi. Que mon nom soit flétri, j'y consens, mais que le peuple soit enfin arraché à l'odieuse domination, à la succion cléricale. »⁷

Sur le plan politique, *la Lanterne* s'oppose aux conservateurs. Elle s'attaque à l'influence indue, à la corruption électorale, elle vilipende les profiteurs et dénonce l'apathie des gouvernants.

¹ *La Lanterne*, 26 novembre et 3 décembre 1868.

² *Ibidem*.

³ *Idem*, 30 octobre 1868.

⁴ *Idem*, 11 mars 1869.

⁵ *Idem*, 12 novembre 1868.

⁶ *Idem*, 30 octobre 1868.

⁷ *Ibidem*.

II. LES THÈMES

Dans *la Lanterne*, c'est le thème religieux qui revient le plus souvent. En effet, plus de deux cents articles ou paragraphes traitent de la religion, du clergé, des évêques, des Jésuites, des zouaves, des ultramontains, des miracles, des rapports de l'Église et de l'État, du domaine temporel du pape. *La Lanterne* apparaît comme un recueil de pamphlets anticléricaux et la hargne de l'auteur contre le clergé teinte une bonne partie de ces textes, quel que soit le sujet abordé.

a) *La famille*

Buies, qui n'a pas été élevé dans une famille normale, mais par deux tantes âgées, considère la famille comme le milieu idéal pour la formation de l'enfant, particulièrement de la jeune fille. Il insiste sur le rôle de la mère qu'il estime primordial.

« Elle (la mère) apporte sa propre expérience pour guider sa fille dans tous les pas qu'elle-même a parcourus; elle connaît ce qui convient à chaque développement successif de l'âme de son enfant; elle connaît tous les refuges contre les périls et tous les tempéraments de la vertu. Elle ne paraîtra pas à tout propos comme un censeur intraitable toujours en guerre avec la société mais comme un mentor doux et conciliant, qui, sans rien ôter au vice de sa difformité saura conserver à la vertu sa douceur et son charme. » ¹

Et le célibataire, devenu guide des foyers, multiplie les conseils.

« Elle (la mère) ne commencera pas dès l'abord par effrayer son enfant sur tout ce qui l'entoure, afin de l'aveugler également sur toutes choses, mais elle l'instruira de ce qu'il lui importe de connaître avec ce langage délicat d'une mère qui sait épargner à l'âme pudique de sa fille les choses qu'elle doit à jamais ignorer. » ²

Nous avons là des notions traditionnelles, marquées au coin du gros bon sens. Il en va de même des idées de Buies sur le choix du conjoint en vue du mariage. Le rédacteur de *la Lanterne* fait passer l'amour avant l'argent, s'insurge contre les mariages dictés par la fortune et conclut :

« L'avantage d'une fille est de naître pauvre, et de continuer de l'être. Elle sera femme, celle-là. L'autre, celle qui a le malheur d'être riche, ballottée de prétendants en prétendants, esclave du choix qu'on aura fait pour elle, seule à ne pouvoir exprimer sa volonté dans le flot d'intrigues qui l'enveloppe, verra sa belle jeunesse se flétrir dans des vœux stériles, ou son mariage devenir le tombeau de ses espérances. » ³

Mais Buies a émis des opinions beaucoup moins orthodoxes sur des questions relatives à la famille. Ainsi il souhaite que le mariage devienne

¹ *La Lanterne*, 25 février 1869.

² *Ibidem*.

³ *Idem*, 11 mars 1869.

comme aux États-Unis « un contrat libre, exclusivement civil et privé ». Il propose à la femme canadienne le statut de l'Américaine qu'il décrit ainsi.

« La femme mariée possède une capacité absolue en ce qui touche sa personne ou ses biens; elle administre sa fortune, quand sa fortune est indépendante de celle du mari; elle achète, elle aliène, elle fait ou ne fait pas de commerce; si elle entreprend une industrie, elle engage sa responsabilité et sa fortune. »¹

En prenant position pour l'émancipation de la femme, Buies est en avance sur sa génération, même sur *le Pays*, qui en est resté à l'image traditionnelle de la femme au foyer et qui considère les idées féministes « contraires à son mode de pensée ». ² Cette attitude de *la Lanterne* devance de cinquante ans le mouvement québécois en faveur de l'émancipation de la femme.³

b) L'éducation

L'éducation est un des thèmes majeurs de *la Lanterne*. Le journaliste abandonne souvent le ton humoristique pour traiter ce sujet. L'éducation apparaît comme une panacée qui aurait la vertu de guérir tous les maux de la société. C'est d'abord une garantie de liberté.

« Les capitalistes des États-Unis n'ont rien tant à cœur que de contribuer à la fondation, à l'entretien, à la prospérité des écoles, collèges et institutions de tout genre. Ils comprennent qu'un peuple instruit est toujours libre. »⁴

L'éducation dispensée par des gens qualifiés possède aussi une valeur moralisatrice.

« Un jour viendra sans doute où toutes les prisons seront changées en collèges. C'est lorsque l'instruction, cette grande moralisatrice, aura banni l'ignorance et la misère qui sont la cause de tous les crimes. »⁵

L'estime qu'il porte à l'éducation amène Buies à déplorer l'état lamentable des écoles du Canada.

« Les écoles publiques en Canada sont un mythe, une farce honteuse. Si les enfants par hasard y apprennent à lire, on ne leur met guère d'autres livres entre les mains que le *catéchisme* et la *petite histoire sainte*. »⁶

Non seulement les écoles sont médiocres, mais il en manque et le taux d'assiduité est faible.

¹ *La Lanterne*, 7 janvier 1869.

² *Le Pays* (1853-1871).

³ Catherine Lyle CLAVERDON, *The Woman Suffrage Movement in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1950.

⁴ *La Lanterne*, 11 et 18 février 1869.

⁵ *Idem*, 1^{er} et 2 octobre 1868.

⁶ *Idem*, 12 novembre 1868.

« Dans d'immenses paroisses, on trouve une seule école où le petit nombre d'enfants qui la fréquentent viennent souvent de très loin, ou ne viennent que rarement. » ¹

Buies n'est pas plus tendre pour l'instruction dispensée dans les collèges; à ce point de vue, il est un digne précurseur d'Olivar Asselin.

« La jeunesse sort des collèges, bouffie de prétentions, mais vide de science. Elle ignore les choses les plus élémentaires, sans parler du grand mouvement scientifique de notre époque, des découvertes de la géologie, du développement de la race humaine sur toutes les parties du monde, des études nombreuses et variées faites sur tant de sujets divers, qu'il n'est pas permis d'ignorer aujourd'hui. » ²

Buies explique par l'absence de bibliothèque cette ignorance du mouvement scientifique de l'époque.

« Cela est bien simple, on enlève aux jeunes gens tous les livres; ils ne peuvent lire que ceux de la petite bibliothèque du séminaire, et Dieu sait ce que sont ces livres. » ³

Comme autre raison de l'ignorance des collèges, il souligne la trop grande place prise par les exercices religieux: « On y passe, dit-il, les deux tiers de la vie en prières ». ⁴ Il explique également par le manque de temps l'ignorance des doctrines philosophiques. Aussi n'en connaît-on « qu'un, Voltaire; il est vrai qu'on ne le connaît que de nom et c'est pour le maudire ». ⁵

Il n'est pas sans remarquer les conséquences du genre d'éducation dispensé par les collèges.

« Les avocats et les médecins pullulent: deux classes fort utiles. Les uns tuent, les autres ruinent. En revanche il n'y a pas de savants, pas de littérateurs, pas d'historiens, pas d'ingénieurs, pas de minéralogistes, pas de philosophes, pas de sculpteurs, pas de poètes, pas de mathématiciens, pas d'astronomes, pas de géomètres, pas de géographes... un géologue et un chimiste. » ⁶

Buies attache beaucoup d'importance à l'éducation des jeunes filles. Il déplore le faible niveau de l'instruction donnée par les couvents.

« Des filles que les parents ont la naïveté de leur confier, pour en faire des femmes capables de remplir dignement leurs devoirs d'épouses et de mères, ils s'efforcent de faire des idiotes. » ⁷

¹ *La Lanterne*, 12 novembre 1868.

² *Ibidem*.

³ *Ibidem*.

⁴ *Idem*, 17 décembre 1868.

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Idem*, 11 et 18 février 1869.

⁷ *Idem*, 1^{er} et 8 octobre 1868.

Quant à l'éducation dispensée aux jeunes filles par les pensionnats, Buies y est opposé pour des raisons psychologiques.

« . . . La vie claustrale, le régime abstrait des maisons religieuses, leur séparation complète du dehors, la compression excessive des élans ou leur absorption dans l'inflexibilité de la règle, contribuent beaucoup à leur donner une timidité excessive et des idées inexactes. »¹

Au total, ce que *la Lanterne* préconise, c'est une éducation identique pour la fille et pour le garçon; ici, Buies est vraiment à l'avant-garde, semble-t-il.

« Que la femme reste légère; il le faut pour compenser la lourdeur de l'homme. Mais que cette légèreté soit celle de l'esprit, de la grâce, du goût, le côté qui nous complète, la nuance qui harmonise, le coloris du dessin, l'éclat de nos qualités, le rayon sur le fond sombre et dur. Pour être tout cela, la femme doit être notre égale. Mais elle ne le sera qu'en recevant notre éducation; qui veut la fin veut les moyens. »²

Le journaliste pédagogue préconise également la gymnastique féminine. Il la regarde comme un correctif de la « débilité navrante de nos femmes et de nos filles ». Cette éducation des femmes favorisera le progrès social. Si nous avons si peu d'idées, de connaissances, si nous sommes en arrière de la civilisation moderne,

« c'est parce qu'on s'est servi de la femme ignorante pour étouffer l'indépendance de l'esprit, mettre le trouble dans les familles, arrêter l'homme par l'effroi des menaces et le condamner, pour avoir la paix, à n'être qu'un esclave ».³

Buies aborde aussi le sujet de la professionnalité de l'enseignement. Parlant du Haut-Canada, il loue cette province de donner « un exemple d'intelligence, de libéralité et de sentiment du progrès » en refusant « toute subvention du gouvernement aux écoles sectaires, consacrant ainsi le principe de la séparation absolue de l'Église et de l'État ».⁴ Il manifeste encore son opposition à l'école confessionnelle par une longue citation d'un discours de Victor Hugo sur ce sujet.⁵

c) *La religion*

La question religieuse est inscrite en filigrane dans presque tous les textes de *la Lanterne*. Le jeune rédacteur voit la main du clergé dans toute l'organisation de la société, et pour le malheur de celle-ci. De là les attaques constantes contre la gent cléricale et ses appuis: Jésuites, ultramontains, journaux cléricaux. Buies aime mettre le clergé en contradiction avec l'idéal proposé par l'évangile.

¹ *La Lanterne*, 25 février 1869.

² *Idem*, 10 décembre 1868.

³ *Idem*, 10 décembre 1868.

⁴ *Idem*, 26 novembre et 3 décembre 1868.

⁵ *Idem*, 5 novembre 1868.

« Oui, mais regarde. Vois-tu ce séminaire ? Vois-tu ce collège ? Vois-tu ces *palais épiscopaux*, des palais, entends bien, habités par les hommes qui se disent les successeurs de Celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. »¹

En accord avec l'idéologie libérale, Buies s'oppose donc à l'union, officielle ou non, de l'Église et de l'État et en montre les inconvénients.

« Quel a été le résultat le plus éclatant, le produit naturel engendré par la réunion de l'État et de l'Église, ou plutôt par l'assujettissement de l'État à l'Église ? Ce sont les croisades. Le dépeuplement des Flandres par Philippe II a été une croisade contre les protestants qui s'affranchissaient du joug de l'Espagne. La St. Barthélemy a été une croisade. Les Dragonnades ont été une croisade. »²

Quand il s'oppose à une Église établie, il ne parle pas seulement de l'Église catholique, car le « principe est le même, partout, quelles que soient les croyances, barbare, oppressif, aveugle ». ³ En plus de montrer que « l'établissement d'une religion d'État veut dire invariablement la persécution des religions dissidentes », ⁴ Buies prétend qu'il

« est contraire à la nature du régime démocratique qu'il y ait, au sein de la société, une classe d'hommes revêtus de fonctions permanentes, se tenant au-dessus du peuple et le dominant par ce qui a le plus de prise sur l'imagination ». ⁵

Voilà pourquoi il faut préférer la séparation. Buies rencontre ici non seulement les libéraux de stricte observance, mais aussi les catholiques libéraux. ⁶

Quant aux rapports entre catholiques et protestants, *la Lanterne*, devançant Vatican II, souhaite qu'ils s'établissent dans un climat de tolérance. À la vue des cloisons étanches qui séparent les adeptes des différentes confessions au Canada, Buies s'indigne.

« Il est temps que cela finisse, que les cultes ne soient pas ennemis du moins, s'ils ne sont pas semblables, et qu'une intolérance odieuse, fruit de l'ignorance des uns et du bigotisme intéressé des autres, ne soit pas la règle qui domine tous nos actes. » ⁷

À l'égard du clergé, Buies manifeste une hargne qui affleure dans de nombreux textes. Il lui reproche en particulier d'être ennemi de la science. L'intransigeance du magistère ecclésiastique et l'attitude des intégristes français de l'époque, qui proscrivaient avec les autres « libertés modernes » la libre recherche scientifique, ⁸ lui donnaient partiellement raison. D'ailleurs, on était à l'époque où l'Église, spécialement en France, recevait de rudes

¹ *La Lanterne*, 30 octobre 1868.

² *Idem*, 24 décembre 1868.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*.

⁶ A. LATREILLE, *op. cit.*, pp. 369-373.

⁷ *La Lanterne*, 5 novembre 1868.

⁸ A. LATREILLE, *op. cit.*, p. 379.

attaques sur le terrain scientifique.¹ Buies admettait ainsi les idées qui avaient cours à l'époque.

« Le clergé d'aujourd'hui est bien le descendant de ce clergé qui forçait Copernic à dire que le soleil est immuable . . . »²

Une caractéristique de la pensée religieuse de Buies est son opposition à l'ultramontanisme, qui « n'a engendré que des hontes, qui ne s'adresse pas à l'intelligence, mais à la crédulité, qui n'est pas la foi ».³ En agissant ainsi, Buies faisait tout simplement écho aux libéraux français et canadiens, dont le principal adversaire à l'époque était l'ultramontanisme.

L'ultramontanisme extrémiste se donnant comme le porte-parole officiel du catholicisme, Buies oublie l'attitude de Montalembert, de Dupanloup, de Ravignan, et affirme: « Louis Veuillot, c'est le catholicisme moderne ».⁴ *La Lanterne* utilise même contre le chef de l'ultramontanisme la caricature qu'en faisait Montalembert⁵ en prêtant la parole suivante au rédacteur de *l'Univers*:

« Les libéraux n'ont pas le droit de nous refuser la liberté, puisque c'est leur doctrine; quant à nous, nous ne pouvons pas la leur accorder, parce que notre religion s'y oppose. »⁶

Buies croit à l'imminence de la victoire du libéralisme sur l'ultramontanisme.

« L'ultramontanisme est en délire. Il sent que les hommes et les choses lui échappent, il a tout épuisé, la crédulité et la bourse. Son sang ne monte plus à son cœur, parce que ce cœur, le siège de Rome, est depuis longtemps rongé par les vers, mais il monte à la tête comme un torrent de feu. Il sent qu'il se meurt, avili, excréé, la conscience humaine par lui refoulée contre lui rebondit. »⁷

C'est sans doute la situation de la France qui dictait ce passage au pamphlétaire. Car, lorsqu'il décrit les ultramontains du Canada, il les montre plutôt dans une position de force.

Ennemi des ultramontains, Buies n'est pas décidé pour autant à pactiser avec le catholicisme libéral, cette tentative de conciliation des idées modernes et du catholicisme.

« Et maintenant, n'est-on pas tenté de prendre en une pitié profonde ces aveugles qui veulent faire du *catholicisme libéral*, et catholique! Quelle mauvaise plaisanterie? »⁸

¹ A. LATREILLE, *op. cit.*, pp. 378-379.

² *La Lanterne*, 17 décembre 1868.

³ *Idem*, 12 novembre 1868.

⁴ *Ibidem*.

⁵ A. LATREILLE, *op. cit.*, p. 367.

⁶ *La Lanterne*, 7 janvier 1869.

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*.

Quant au pouvoir temporel du pape, Buies, en bon libéral, voudrait le voir abolir. De là ses sarcasmes au sujet du pape-roi: « Le pape Pie IX, *glorieusement régnant*, c'est-à-dire régnant par l'aumône et le chassepot ». ¹ Il raille aussi l'attachement des catholiques au Saint-Siège et l'envoi d'un corps de zouaves.

« Cet attachement est si grand que le pape ne trouvant pas de défenseurs parmi ses sujets, est réduit à se maintenir au moyen d'aventuriers et de mercenaires pris dans tous les pays. » ²

La bénédiction des armes de ces zouaves permet à Buies de signaler la situation bizarre de « l'humble Pierre, le serviteur des serviteurs de Pierre ». Il se demande:

« Se rend-il bien compte de ce qu'il bénit ? Il bénit les sabres, les fusils, les bayonnettes, la poudre et le plomb. Il appelle sur des chrétiens les blessures et les plaies; il bénit le sang et la mort. » ³

Pour détruire le prestige de Pie IX, *la Lanterne* s'efforce de soulever l'indignation contre les mesures répressives ordonnées par le pape pour défendre son trône. ⁴ *La Lanterne* commente également cet autre événement romain qu'est le premier concile du Vatican. Elle n'en voit pas la nécessité. ⁵

d) *La politique*

Buies, membre très engagé de l'Institut canadien, garde la nostalgie de l'annexion manquée. Il rappelle avec amertume « qu'uni à la noblesse, le clergé conjura l'extinction de tous les germes d'indépendance nationale qui se manifesteraient ». ⁶ D'ailleurs l'opposition du clergé à tout mouvement d'indépendance est traditionnelle. En preuve, il cite l'attitude du clergé lors du soulèvement des patriotes.

« En 1838, ce même clergé, ennemi traditionnel de tout affranchissement, anathématisa les patriotes déjà voués au gibet. Depuis il a écrasé le parti libéral qui, en 1854, tenta de soulever contre lui la conscience publique. » ⁷

C'est parce que le clergé ne leur a enseigné que l'obéissance et n'a pas fait leur éducation politique que les Canadiens français, en 1866, se sont retrouvés « tout à fait ignorants de l'immense changement qui allait s'accomplir dans l'Amérique anglaise », et « incapables de se former une opi-

¹ *La Lanterne*, 14 janvier 1869.

² *Idem*, 28 janvier 1869.

³ *Idem*, 8 octobre 1868.

⁴ A. LATREILLE, *op. cit.*, p. 368.

⁵ *La Lanterne*, 31 décembre 1868.

⁶ *Idem*, 17 décembre 1868.

⁷ *Ibidem*.

nion . . . ». ¹ C'est pourquoi ils ont écouté docilement les conservateurs et n'ont pas choisi l'annexion . . . au lieu de la confédération en 1867. Mais Buies ne semble pas avoir perdu tout espoir dans la réalisation du rêve d'annexion: le Haut-Canada, affirme-t-il, « se civilise de plus en plus » afin de ne pas former un contraste ridicule avec les États-Unis, comme nous sommes menacés de le faire, si jamais l'Amérique anglaise leur est annexée. ² Si Buies est favorable à l'annexion, comme les libéraux du temps, il n'accepte pas facilement pour son pays l'état de colonie. ³

Buies admire les États-Unis non seulement pour leur prestige, mais aussi parce qu'ils constituent une république, forme idéale de gouvernement selon lui. À ceux qui prétendent que les peuples ne veulent pas du système républicain, il répond :

« Qu'ont-ils donc fait, les peuples, toutes les fois qu'ils ont brisé un despotisme, chassé des rois ? Ils ont proclamé toujours et invariablement la république. La république est l'aspiration constante universelle des hommes. » ⁴

Le sens démocratique de Buies l'amène à louer l'Ontario de réduire « à un chiffre insignifiant le cens électoral et la qualification des éligibles. » ⁵

Pourtant, il n'hésiterait pas à user de procédés autoritaires avec le Québec et il en donne les raisons.

« Si nous avons affaire à une population qui eût quelque teinte des choses publiques, si des arguments pouvaient arriver jusqu'à elle, s'il y avait conflit de vues et d'opinions sur la manière d'atteindre le but, on pourrait varier les expériences, mais en présence d'un peuple qui se tient devant une idée comme une bête à cornes devant un chemin de fer, il n'y a qu'un moyen, c'est de le prendre par le chignon du cou, le jeter dans le char à bétail, et maintenant file. » ⁶

D'ailleurs la violence même ne lui fait pas horreur quand il s'agit de guérir une société gangrenée ou de libérer un peuple du despotisme.

« Je voudrais bien savoir où les hommes en seraient aujourd'hui sans les révolutions. Elles troublent leur tranquillité, bien sûr, de même que lorsque, pour assainir une ville, vous desséchez un marais, vous en troublez les eaux croupissantes. Il y a tant à faire dans les sociétés corrompues et abâtardies par le despotisme que les révolutions, pour produire des résultats durables, sont obligées de les bouleverser de fond en comble. » ⁷

¹ *La Lanterne*, 17 décembre 1868.

² *Ibidem*.

³ *Idem*, 11 mars 1868. — Les libéraux abandonneront bientôt leur attitude d'opposition à la métropole pour considérer l'Angleterre comme la mère-patrie du Canada (*la Patrie*, 24 février 1879 et 30 décembre 1880).

⁴ *La Lanterne*, 5 novembre 1868.

⁵ *Idem*, 26 novembre et 3 décembre 1868.

⁶ *Idem*, 11 mars 1869.

⁷ *Idem*, 5 novembre 1868.

C'est que les conservateurs qui détiennent le pouvoir ne lui inspirent guère confiance. Il leur lance :

« Il y a des choses qui crèvent les yeux, des abus, un état social effrayant auxquels vous êtes tenus de porter remède et vous ne les voyez point. » ¹

e) *La nation*

Buies regrette que les Canadiens ne forment pas une nation unie, mais soient divisés en deux sociétés, protestante et catholique.

« En Canada, il n'y a que des catholiques et des protestants. La religion absorbe tout. Nous avons des institutions libres, mais elles sont multipliées par le fanatisme et le servilisme de la presse française. » ²

Buies est assez pessimiste quand il apprécie la situation de la nation canadienne-française. Plusieurs dizaines de textes reflètent cette vision. Le clergé canadien domine la nation canadienne-française : « En Canada, il n'y a plus qu'une classe d'hommes qui défendent et ordonnent ! Ce sont les prêtres. » ³ Cette domination du clergé a conduit la nation à un état d'infériorité.

« Notre peuple est profondément abaissé et humilié parce que ce sont ces hommes-là (les prêtres) qui ont fait son éducation. Ils lui apprennent à être faux, craintif, oblique, à employer toute espèce de petits moyens, de sorte qu'il ne peut employer les grands, quand il le faut, et qu'il se voit d'un grand bout dominé par les autres races. » ⁴

La lenteur de l'évolution sociale accroît le pessimisme de Buies. Une citation du *Journal de Québec*, le prouve.

« Dans notre pays, on tolère longtemps les abus, on en souffre pendant des années avant de songer à les faire disparaître. » ⁵

Dans le peuple, il est un groupe qui est l'objet des prédilections du pamphlétaire, c'est la jeunesse ; il en diagnostique le mal.

« Une triste lassitude règne dans ces âmes abattues avant d'avoir pris leur vol. Partout ailleurs la jeunesse a des élans ; ici, elle n'a que des craintes. » ⁶

Il ne désespère pas pour autant de cette jeunesse. Il la convie au dépassement, à la maîtrise de ses destinées.

« Vous qui m'écoutez, jeunes gens de Montréal, sachez être des maîtres de vos destinées. Enlevez la place d'assaut, dussiez-vous pour cela vous rendre jusqu'à New-York, comme cela arrive, et vous aurez étouffé dans sa boue l'intrigue acharnée à nous perdre. » ⁷

¹ *La Lanterne*, 4 mars 1869.

² *Idem*, 5 novembre 1868.

³ *Idem*, 12 novembre 1868.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Idem*, 1^{er} et 8 octobre 1868.

⁶ *Idem*, 26 novembre et 3 décembre 1868.

⁷ *Idem*, 11 mars 1868.

C'est même pour la jeunesse qu'il écrit et non « pour les hommes d'aujourd'hui ». Il compte que les idées qu'il sème fructifieront au moins chez la génération montante.¹ Ses espoirs semblent être déjà récompensés. Il entend la jeunesse lui crier : « En avant ». Et « ses chaudes poignées de main » lui « disent qu'elle aspire à la liberté, si elle n'est pas encore prête à combattre pour elle ».²

f) Le travail et l'économie

La stagnation économique de l'époque et sa conséquence obligée, l'émigration vers les États-Unis, ont été perçues par *la Lanterne*.

« Ici, tout languit, tout dépérit. Nos villes, à l'exception de Montréal, se dépeuplent. Toi, peuple, tu es pauvre, tu croupis dans la misère; tu es obligé de fuir ta patrie; tu vois tes enfants te quitter l'un après l'autre. L'hiver, tu ne peux te chauffer; l'été, tu ne trouves pas d'ouvrage. »³

C'est pourquoi *la Lanterne* s'oppose à la venue d'immigrants, elle ne voit pas « comment nous conserverions des étrangers quand nous ne pouvons même pas garder ceux dont le Canada est la patrie ».⁴

La ville de Montréal est seule à ne pas se dépeupler, constate Buies. Mais il ne s'en réjouit pas, car c'est seulement le quartier anglais qui est prospère.

« C'est là le vrai Montréal, le Montréal de l'avenir, future métropole de l'est qui couvrira un jour toute l'île. C'est le quartier des Anglais. On y voit la richesse, le luxe, la grandeur, le pouvoir et la force. »⁵

Et le peuple qui vit dans le quartier pauvre,

« c'est le peuple Canadien. Il est paralysé depuis cinquante ans. Ne le réveillez pas. Il est couvert de plaies. Si vous en touchez une pour la guérir, la douleur lui arrachera des cris farouches et il s'élancera sur vous, son sauveur, comme sur un ennemi mortel. »⁶

Quant à la ville de Québec, le journaliste la qualifie « d'antique cité si pleine de souvenirs et si vide d'espérance »,⁷ où « les toits couverts de mousse des maisons se penchaient comme pour mesurer la distance qui les séparait du pavé ». ⁸ Le reste du pays n'est pas plus attrayant, ce sont

« ces campagnes ensevelies l'hiver, arides l'été, ces colonies perdues dans les déserts du nord, sans chemins, sans communications, où nulle voix ne part pour redire nos misères. »⁹

¹ *La Lanterne*, 11 mars 1868.

² *Idem*, 10 décembre 1868.

³ *Idem*, 30 octobre 1868.

⁴ *Idem*, 26 novembre et 3 décembre 1868.

⁵ *Idem*, 11 et 18 février 1869.

⁶ *Ibidem*.

⁷ *Idem*, 1^{er} et 8 octobre 1868.

⁸ *Ibidem*.

⁹ *Idem*, 28 janvier 1869.

Les causes de cette stagnation économique sont attribuables au clergé comme les autres maux.

« Pourquoi ce pays est-il mort ? Pourquoi n'ose-t-il respirer ? C'est parce que le chancre de l'hypocrisie ronge toutes les faces. Tout le monde s'observe, mesure chacun de ses mots, pour ne pas se compromettre aux yeux des prêtres. »¹

La richesse des propriétés ecclésiastiques nuit à l'économie du pays. Après avoir décrit la pauvreté du peuple, Buies peint la richesse de ces édifices.

« Eh bien ! ce séminaire, ces collèges, tout cela est riche, grassement doté, et s'enrichit tous les jours. Regarde dans les campagnes. Quelle est cette belle maison, la plus belle de toutes ? C'est le presbytère. Cette autre splendide, c'est le couvent. »²

Buies est convaincu que le catholicisme romain nuit à la vie économique. Examinant la situation matérielle de diverses régions, il conclut à la prospérité des états protestants et à la pauvreté des états catholiques.

« La population de l'Espagne a diminué de plusieurs millions depuis deux siècles, celle de la France diminue aujourd'hui, celle de l'Italie est stagnante, le Brésil, le Mexique, et le Pérou restent stationnaires.

« Il semble que tous les pays de race latine, où le clergé a longtemps appesanti son joug, soient condamnés à une déchéance fatale et irrémédiable. »³

Voici des exemples de pays protestants où le clergé n'a rien à faire dans le domaine temporel. Ils sont tous prospères.

« Je signale en passant le Cap, colonie anglaise située à l'extrémité méridionale de l'Afrique. C'est en 1795 que cette colonie, à peine peuplée alors fut acquise à l'Angleterre. Elle compte aujourd'hui 350,000 âmes. Le Cap fut peuplé en grande partie par des Huguenots. »⁴

La situation de Singapour témoigne aussi en faveur du protestantisme.

« En 1819, Sir Stanford Raffles acquiert du sultan de Johore, pour \$60,000, l'île de Singapour, à l'extrémité de l'Asie. Cette île a huit lieues de longueur sur cinq de largeur : sa population est de 100,000 habitants, et le mouvement de son port, de 4,000 navires ; cela s'est fait en moins d'un quart de siècle. »⁵

Buies n'apporte pas de solution aux problèmes économiques. Ainsi, il ne suggère rien pour enrayer l'émigration, il la considère comme un moindre mal parce qu'elle permet au moins à des gens d'aller vivre convena-

¹ *La Lanterne*, 30 octobre 1868.

² *Ibidem*.

³ *Idem*, 4 mars 1869.

⁴ *Ibidem*.

⁵ *Ibidem*.

blement aux États-Unis.¹ Il souhaite bien le développement des richesses naturelles, mais n'en indique pas le moyen.²

III. LES ADVERSAIRES ET LES AMIS

Pour Buies, la société québécoise se divise en deux camps bien délimités, celui de ses amis et celui de ses adversaires. Ses amis ont droit à toutes les considérations, ce sont les libéraux radicaux, les membres de l'Institut et ceux qui les approuvent. Ses amis se sont affranchis du clergé et s'en portent bien. Ses adversaires, sous la coupe des prêtres, végètent.

« Je cherche dans toutes les professions, dans tous les états, dans tous les métiers, quels sont les hommes qui ont le mieux réussi. Je découvre partout et invariablement que ce sont ceux qui se sont affranchis du clergé. Voyez. Quels sont les avocats à la tête du barreau? des *Rouges*. Il est vrai que les *Bleus* comptent M. Bourgoin, M. Thibault, M. Charles Ouimet . . . , etc . . . Mais nous ne pouvons pas tout avoir. Quels sont les premiers médecins de Montréal? des *Rouges*. Les premiers industriels? des *Rouges*, des rouges toujours.

« Voyez ce pauvre M. Z. . . libraire, qui gémit sous le poids de ses chapelets, de ses images, de ses petits livres de dévotion, brave homme, en vérité, mais dans une petite boutique. »³

De tous les adversaires de *la Lanterne*, le plus souvent attaqué est M^{sr} Bourget. Aucun qualificatif méprisant ou infamant n'est épargné à « cet oison mitré » qui

« n'est même pas capable de cacher son jeu. Et pourtant l'hypocrisie est son élément indispensable, sa condition d'existence. »⁴

« Je frémis en songeant à la hauteur d'arrogance et d'absolutisme effréné auxquels peut atteindre l'homme envers qui toute la presse inepte rivalise de servilité et de dégradante adulation. »⁵

Très souvent, Buies accuse l'évêque de « tondre ses moutons », de quêter à outrance. Il porte d'ailleurs cette accusation contre tout le clergé.

« Maintenant, écoutez l'évêque de Montréal. Il vient de lancer un nouveau mandement, c'est sur le Concile Œcuménique; eh bien! il a trouvé le moyen de demander encore de l'argent pour cela. »⁶

Les autres évêques reçoivent un égal traitement, en particulier ceux de Saint-Hyacinthe et de Rimouski. Le rédacteur ridiculise les marques de

¹ *La Lanterne*, 28 janvier 1869.

² *Idem*, 18 mars 1869.

³ *Idem*, 23 octobre 1868.

⁴ *Idem*, 26 novembre et 3 décembre 1868.

⁵ *Idem*, 16 octobre 1868.

⁶ *Idem*, 30 décembre 1868.

déférence qu'on leur témoigne.¹ En bon libéral, il n'aime pas les Jésuites. Il publie les amabilités versifiées que Béranger leur a destinées.

« Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
 Nous sortons de dessous terre,
 Moitié renards, moitié loups,
 Notre règle est un mystère.
 Nous sommes fils de Loyola,
 Vous savez pourquoi l'on nous exila ! »²

Parmi les adversaires politiques, c'est George-Étienne Cartier qui est le plus souvent attaqué. Le rédacteur use surtout du ridicule.

« Pendant que l'empereur Napoléon était au Camp de Châlons, le Ministre de la Milice, Sir George Étienne, était au camp de Laprairie. »³

Dans l'ensemble, les attaques contre les politiciens n'atteignent pas l'âpreté de celles qui sont portées contre le clergé.

Envers les journaux, Buies agit comme avec les individus. *Le Pays*, journal libéral, est cité avec déférence. Mais les périodiques ultramontains et conservateurs reçoivent des bordées d'injures. Ils manquent d'esprit, d'idées et de français.

« Une des choses que *l'Ordre* a le plus admirées à l'Exposition, ce sont les chevaux. Il dit que la race *chevalière* y était bien représentée. »⁴

Dans la même veine, parlant des abonnés de la bibliothèque de l'Institut, il écrira :

« Ils ont là *le Nouveau Monde* à côté du *Pays*. S'ils veulent rester bêtes à lier, qu'ils ne lisent que *le Nouveau Monde*. Rien ne les oblige à lire *le Pays*. »⁵

CONCLUSION

La Lanterne a été surtout une feuille anticléricale. Sans doute s'occupe-t-elle de la politique. Elle s'oppose au parti des bons principes, aux conservateurs. Elle ironise aux dépens de Cartier, Langevin et Cauchon. Mais ces attaques sont assez espacées et souvent bien anodines. *La Lanterne* se préoccupe peu du parti libéral en train de se constituer, aucune mention de ses chefs. Tout au plus sent-on une certaine sympathie pour cette formation politique.

¹ *La Lanterne*, 1^{er} et 8 octobre 1868.

² *Idem*, 21 janvier 1869.

³ *Idem*, 8 octobre 1868.

⁴ *Idem*, 17 septembre 1868.

⁵ *Idem*, 24 novembre 1868.

Si *la Lanterne* n'est pas adonnée à la partisanerie politique, par contre, elle est vouée à la défense du libéralisme radical dont Doutré et Laflamme sont les principaux porte-flambeaux. Buies se constitue le héraut de leur cercle de plus en plus restreint. Son grand objectif est la destruction du cléricanisme qui étouffe la société. La majorité des articles pourrait se résumer par le mot de Gambetta: le cléricanisme voilà l'ennemi. Buies frappe d'estoc et de taille, car c'est le rôle de la presse:

« Tout ce qui est du ressort de la publicité doit être publié. Tout fait, qu'il soit avéré ou douteux, admirable ou scandaleux, a droit à sa place dans un journal, et on la lui donne partout, excepté en Canada, pays où la presse n'a été jusqu'aujourd'hui qu'un « hosanna » au clergé.

« Toutes les idées, toutes les doctrines, toutes les théories se discutent dans tous les pays libres, c'est ainsi qu'ils s'éclairent; et vous voulez me fermer la bouche à moi sous prétexte que nous sommes en Canada et qu'il faut ménager l'opinion! Quel aveu de notre profonde ignorance, de notre infériorité!

« La vérité est une et indivisible. L'amoindrir ou la dissimuler, c'est la corrompre. Où en seraient donc les autres pays si les hommes qui les ont illustrés s'étaient amusés à entourer de réticences les idées qui ont avancé la cause des peuples? Au penseur, à l'écrivain, le devoir sacré, inaltérable, absolu, de dire tout ce qu'il pense, et surtout tout ce qui est. »¹

Et Buies a conscience d'avoir accompli du bon boulot:

« Pendant quatre mois, une fois par semaine, on a pu dire la vérité en Canada!

« Oui, il s'est trouvé un homme qui a dit ce qu'il pense « seize » fois de suite, pendant quatre mois, sans broncher, un homme qui s'est moqué des cagots et des cafards, gens dont tout le monde avait peur. »²

Même si l'entreprise du jeune journaliste se termine par un échec apparent, son action a tout de même une valeur exemplaire, elle témoigne d'un véritable courage. On peut regretter qu'en cette période de repli, où l'on proscrit « jusqu'au nom de libéralisme, jusqu'à l'idée de liberté »,³ il ne se soit pas trouvé plus d'amants de la liberté pour faire pendant à ces laïques « plus ultramontains que le pape »⁴ qui faisaient surenchère d'intégrisme.⁵

Jean-Guy GENEST

*Institut d'histoire,
Université Laval.*

¹ *La Lanterne*, 10 décembre 1868.

² *Idem*, 31 décembre 1868.

³ Auguste VIATTE, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, p. 99.

⁴ R. RUMILLY, *Histoire de la province de Québec*, III, p. 86.

⁵ A. VIATTE, *op. cit.*, p. 100.